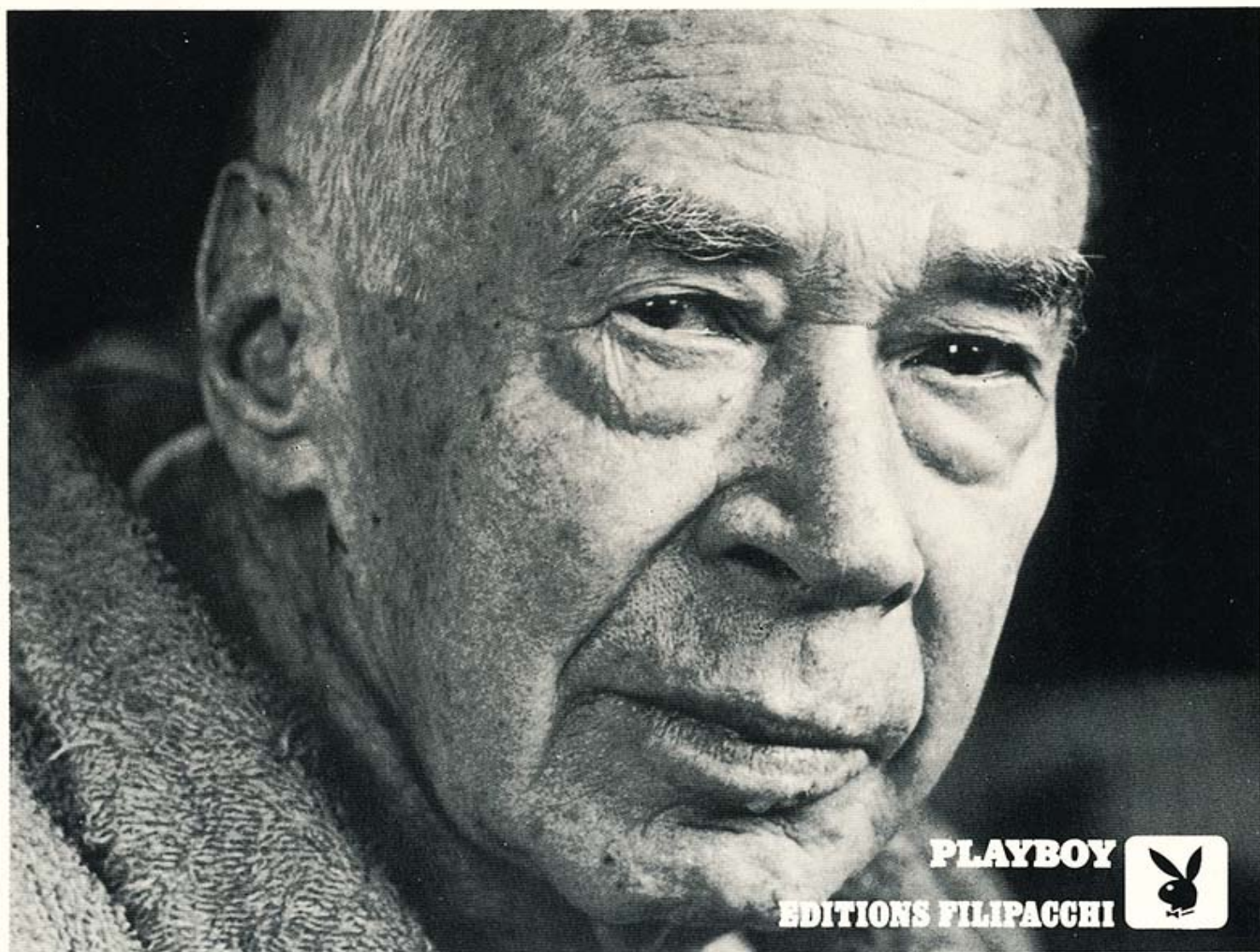


MILLER

**jours tranquilles
à brooklyn**

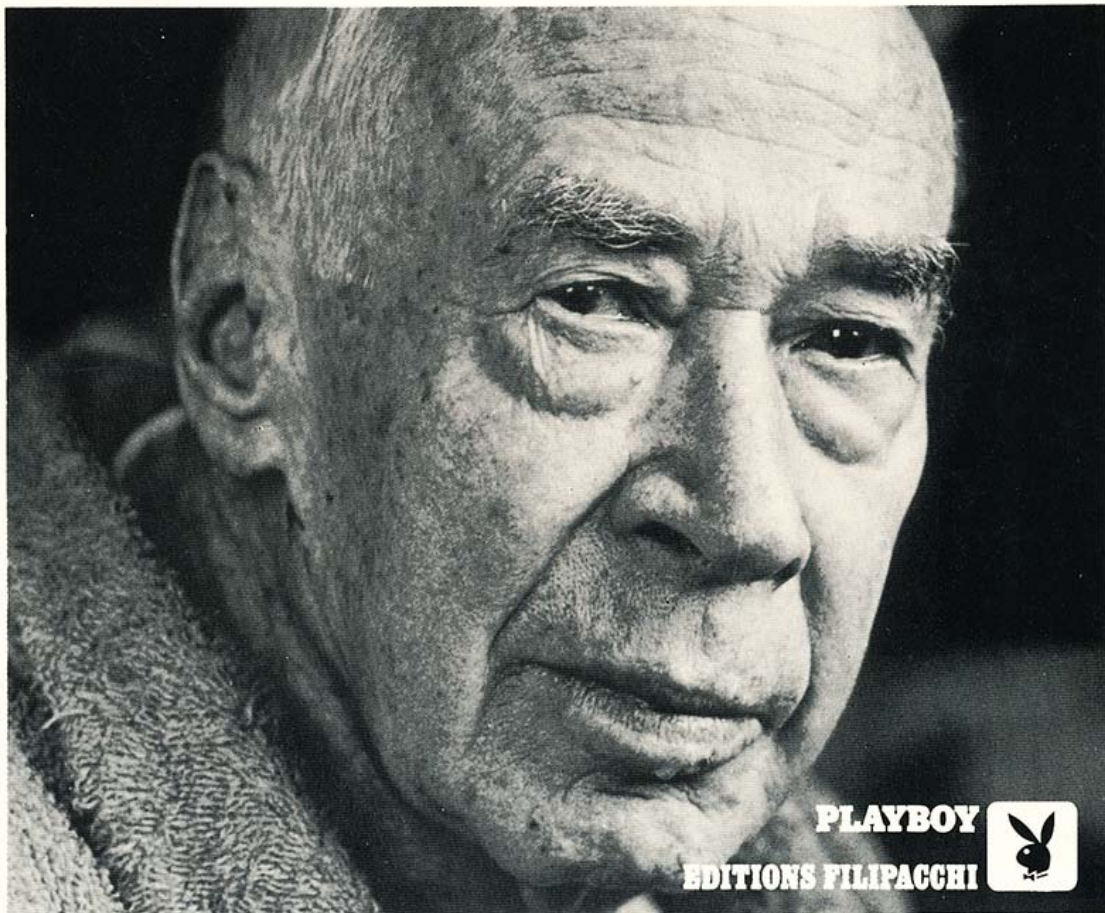


PLAYBOY
EDITIONS FILIPACCHI



MILLER

**jours tranquilles
à brooklyn**



PLAYBOY
EDITIONS FILIPACCHI



Henry Miller
Jours tranquilles
à Brooklyn

nouvelles



flipacchi

Les nouvelles recueillies dans ce livre ont été commandées à Henry Miller par *Playboy*. C'est sous l'autorité de la rédactrice en chef de *Playboy* France, Annick Geille, qu'est publié cet ouvrage.

© by *Éditions Playboy/Filipacchi, Paris 1977.*

Jours tranquilles à Brooklyn

Traduit de l'américain

par Henriette Nizan

Les frasques et attrapes du grand romancier

à l'âge des culottes courtes

Tout est là, dans les « vestibules de la mémoire », comme la vieille, vieille carte d'un monde perdu d'où suinte encore une faible odeur de musc. C'est un monde sans dimensions, continuellement en train de se faire, en voie de perpétuelle métamorphose. Quand je m'y replace en imagination, je vois un petit garçon aux yeux émerveillés, errant dans un pays familier, que j'aime. Mais c'est une campagne où je ne rencontre jamais ni un brin d'herbe ni un arbre (il devait pourtant y en avoir quelques-uns), ni une vache, ni même un rat musqué. Il y a tout de même des chevaux, des chevaux fixés au sol, chez le vétérinaire en face de ma maison : on les châtre en plein sous les yeux des passants. Il y a aussi des chevaux de bois, ceux du manège, et ils sont épouvantablement beaux, comme physiquement arrachés au mythe et à la légende.

Je n'ai profité que cinq années de ce paradis – celles qui vont de cinq à dix – mais elles m'ont laissé les plus vifs de mes souvenirs. Tout ce qui est pour moi d'importance vitale semble s'être passé au cours de ces années-là.

Il y avait le commissariat où j'étais parfois traîné par l'oreille ; il y avait la brasserie où on m'envoyait chercher des chopes de bière, il y avait un beuglant, *Le Clodo*, avec ses affiches obscènes et une longue queue de marins venus tout droit du dépôt maritime, et qui bandaient ; il y avait l'école maternelle où apprendre n'était pas une torture, où le maître était un

ami et pas un ogre ; il y avait la tôlerie, avec ce qui avait l'air d'esclaves carthaginois, toujours en train de courir, titubant sous de lourdes charges ou poussant des brouettes pleines de plaques de fer-blanc ; il y avait l'entrepreneur de pompes funèbres et juste à côté, la blanchisserie chinoise ; il y avait la caserne des pompiers avec ses superbes dalmatiens qui suivaient à fond de train le boggie du capitaine ; il y avait le hangar du ferry et, à chaque coin de rue, les grandes tavernes éclatantes de chaleur et de gaieté. Il y avait, semble-t-il, tout ce qui constitue le monde que nous connaissons, y compris les églises, les cliniques, les asiles de fous, les maisons de retraite, les drugstores et, chez le boucher, des « frivolités », toujours à l'étal, sur un plateau ensanglanté.

Tout, sauf une bibliothèque. Je ne me souviens pas avoir jamais vu une librairie jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans et encore, tout au bout de mon quartier. Les livres ne venaient qu'à Noël ou aux anniversaires. On les gardait comme des trésors. Je crois, cependant, ne les avoir lus que pendant les périodes de réclusion, quand je me remettais d'une maladie.

La boutique de bonbons était le lieu le plus enchanteur du quartier : elle se trouvait à quelques maisons de chez moi, dans le sous-sol d'une vieille baraque. Elle avait l'air de sortir de Dickens, comme les deux sœurs qui la tenaient. À moins que les deux sœurs ne sortissent de Tchekhov. L'eau me vient encore à la bouche quand je pense à ce qu'il y avait derrière cette devanture.

Outre les deux sœurs, deux rues m'étaient particulièrement chères : l'une était la Première Rue Nord, qui reliait Briggs Avenue à Bedford Avenue, l'autre était Fillmore Place, faite d'un seul pâté de maisons, qui allait de Roebling Street à Briggs Avenue. C'est dans ces deux rues que se livraient presque tous nos jeux (contrairement aux gosses d'aujourd'hui nous n'étions jamais en peine de passer le temps). Nous connaissions des flopees de jeux et ceux que nous ne connaissions pas, nous les inventions. À la saison venaient les toupies, les billes, la marelle, chat-perché, les barres, au gendarme et au voleur, saute-mouton, etc. En automne on tuait des moineaux avec nos sarbacanes et on les faisait rôtir dans le terrain vague. On creusait aussi des trous profonds où on se précipitait les uns les autres pour voir si on arriverait à se casser un bras ou une jambe.

Dans mes livres je fais toujours allusion à la « rue ouverte ». Ouverte est bien le mot. Elle était ouverte à tout et à n'importe quoi. Toute notre science

et notre expérience on les prenait là. Comme dans les temps anciens. Les cavernes du savoir ont beau être sanctifiées, elles n'en sont pas moins sinistres et couvertes de rouille. Le vrai savoir se trouve dehors, en plein dans la vie. Ce qu'on apprend vraiment, on l'apprend en un éclair et rarement là et au moment où l'on s'y attendrait le plus.

L'une des premières choses qu'apprenne un enfant c'est à lire le caractère. Un gosse repère un tricheur, un menteur, un hypocrite immédiatement. On peut lui prouver qu'il se trompe, on ne le convaincra pas. Il *sait*. Il sait parce qu'il n'est pas encore gâché par notre vue adulte des choses. Quelque sale même qu'il soit, il y a encore en lui de l'ange. Les adultes adorent se duper eux-mêmes, se mentir; ils aiment juger, condamner, punir, torturer, prêcher. Les gosses sont en roue libre. Ils ont leur code, c'est vrai, mais c'est un code juste. Ils ont leurs tabous et leurs superstitions comme les adultes, mais cela ne les détruit pas.

Dans *Louis Lambert*, Balzac parle de l'ange qui est en l'homme. C'est ce qui me frappe le plus, cette histoire d'ange, quand je pense à l'enfance. Je veux parler, bien entendu, de l'innocence. Les adultes, quand ils emploient ce mot, ont l'air de s'excuser. Ils préfèrent dire «non coupable». Nous ne l'employions pas souvent mais il apparaissait, dans tout ce que nous faisons ou disions, que nous nous considérions comme innocents. Les criminels, les «coupables» si vous voulez, étaient nos parents et nos éducateurs. C'étaient eux qui bousillaient tout. Contre eux nous étions sans défense, surtout quand ils prétendaient nous aimer – on ne se laissait d'ailleurs pas posséder par cet amour au chiqué. La plupart d'entre nous étaient élevés au son des coups, des cris, des engueulades et des malédictions. Tous les foyers, ou à peu près, s'enorgueillissaient d'un pochard, d'un sadique, d'un bon à rien ou d'un criminel en herbe. Pas besoin d'étudier la sociologie. Suffit de regarder autour de soi. Ça crève les yeux. Heureusement, nous avons aussi les imbéciles et les idiots, les demeurés et les complètement tordus. Les épileptiques – nous en avons aussi – ajoutaient une note mystérieuse et inquiétante. Ils se couchaient sur le trottoir, l'écume à la bouche comme des chiens enragés, agités de spasmes, se tortillant, émettant des sons bizarres, et nous, on les entourait en attendant qu'ils reprennent leurs esprits. L'ambulance n'était pas toujours à notre botte comme aujourd'hui. Ni les médecins non plus, apparemment, ni les boy-scouts. Il y avait bien les sœurs de la Miséricorde,

mais, à nos yeux, c'étaient des oiseaux de proie masqués de piété glaciale. Les prêtres qui paraient le long des rues, nous les accusions toujours d'être dans les vignes du Seigneur, ce qui était souvent vrai. Ils mettaient en nous la peur du Christ, avec leur sale caractère et leurs horribles pattes. On s'écartait prudemment quand on les rencontrait sur notre chemin. Derrière leur dos, on se moquait d'eux, surtout parce qu'ils avaient l'air vicieux ou ridicule. Je me demande soudain si nous n'étions pas déjà des athées invétérés. Je sais qu'il y avait quelques catholiques parmi nous mais ils ne manifestaient pas plus de respect que les autres. Au mieux, ils marmonnaient : «'Jour mon Père! Oui, mon Père!» Et dès que le «Père» avait disparu à l'horizon, on entendait un autre son de cloche. Quelque chose comme : «Espèce de vieux péteux!» Une apostrophe de ce genre amenait parfois une discussion religieuse. On laissait tomber des observations remarquables telles que : «Si Jésus est le fils de Dieu, qui était sa mère?»

«La Vierge Marie, idiot!»

«Qui c'est?»

«Qui c'est quoi?»

«Sainte Marie?»

«T'es qu'un sale Juif, voilà!»

Presque aussi édifiant que les débats œcuméniques, hein!

Ce qu'on ne pouvait pas faire entrer dans nos petites têtes c'est la raison pour laquelle une jolie fille pouvait avoir envie de se faire religieuse et de porter ces vêtements hideux.

«Eh bien, parce qu'elle est catholique!» avançait courageusement quelqu'un. Et personne n'insistait.

S'il existait un individu dont nous avons vraiment peur, c'était George le Dingue. George possédait un cheval et une charrette avec lesquels il faisait ses tournées. En été, il vendait des légumes et des fruits, en hiver il livrait le bois et le charbon. Ce qui nous terrifiait, c'était son comportement imprévisible. Pour commencer c'était un maniaque mystique. Avançant lentement dans les rues, il se penchait en avant sur son siège et déversait des versets sanguinaires de la Bible sur tous ceux qui se trouvaient à portée de voix. Si son cheval patinait sur les pavés verglacés, il le fouettait impitoyablement sans oublier de puiser dans sa Bible chérie un choix d'invectives capables de faciliter la damnation de cette pauvre bête. Quand

nous approchions un peu trop, il nous touchait une ou deux fois de la mèche de son fouet, ce qui nous faisait pousser des hurlements sauvages. George le Dingue avait un rire sans gaieté qui nous faisait courir des frissons du haut en bas de l'échine. Nos parents faisaient mine de le plaindre, parce qu'il était évidemment déboussolé, mais pour nous, il n'était pas tant un fou qu'un démon sadique, méchant et rusé.

On disait qu'il dormait à l'écurie, à côté de son cheval et c'est pourquoi, peut-être, ses grimaces nous paraissaient aussi chevalines que terrifiantes. Je ne l'oublierai jamais car c'est le premier être vraiment malfaisant qu'il m'ait été donné de connaître.

À la réflexion, cette période nommée l'enfance avait un sens beaucoup plus vaste que le terme ne l'implique en général. Ce n'était pas seulement une période transitoire menant à l'adolescence, mais quelque chose d'achevé et d'une durée analogue à celle d'une ère géologique. Comme le primitif s'attarde, en dépit de tous nos efforts pour l'annihiler d'une façon ou de l'autre, nous durions – jusqu'à ce que nos ailes commencent à s'atrophier. Et puis, du jour au lendemain, le monde merveilleux de la magie dans lequel nous avons existé faisait place au monde usé, terne, où nous pataugions, où nous nous engloutissions à moins que nous n'en émergions tels des monstres superbes.

Heureusement, ce monde adulte d'espions X 2 et de vantardises ne nous était que vaguement perceptible. Nous vivions encore dans celui des joyeuses conneries. S'il neigeait, nous faisons de fantastiques mares à glissades, longues d'une rue à l'autre ; si le temps était étouffant, on partait pour la rivière et on se baptisait avec la délicieuse eau d'égout ; quand on avait faim, on pillait la glacière et, après, on était payé d'une bonne raclée ; quand on n'avait rien de mieux à faire, on attirait une de nos petites copines dans une cave ou un corridor et on prenait son plaisir avec elle, comme on pouvait.

Il y avait aussi des jours calmes, surtout quand nous étions malades ou bouclés à la maison, en punition de quelque « crime impardonnable ». Alors, nous lisions. L'un des livres que je trouvais les plus étonnants était les *Récits tirés de la Bible* qu'une quelconque « tata-gâteau » avait chipés dans un grand magasin. Je vois encore le bébé Moïse flottant dans une corbeille parmi les joncs. Et Daniel dans la fosse aux lions, qui ne chie pas dans son froc, qui n'a même pas peur, on dirait. Je ne saurai jamais qui a bien pu

inventer ces histoires. En tout cas, elles n'avaient aucun rapport avec *notre* vie; on avait dû les imaginer tout exprès pour les jours d'ennui morose, comme punition supplémentaire parce qu'on était vivant et que la peau vous grattait. Jésus était, je m'en souviens, un tout autre personnage (entre parenthèses, personne ne prononçait jamais son nom, sauf à l'église). Il ne m'emballait pas du tout. Trop douceâtre et gentil pour mes goûts grossiers, excepté, bien sûr, en cette unique circonstance où il avait chassé les changeurs du temple. *Ali Baba et les quarante voleurs* était un peu plus intéressant, un peu plus animé, pour tout dire, mais assez absurde aussi. En tout cas, ces lectures enfantines contribuaient à me faire penser que le monde extérieur au nôtre était un endroit dingue.

Quant à nous, nous avions nos propres héros, nos propres idoles et, qui plus est, ils étaient vivants, eux, et parmi nous. Ils ne pouvaient pas ressusciter les morts, bien sûr, mais ils avaient d'autres aimables qualités, qui compensaient largement leur nature par trop humaine.

La plupart de nos demi-dieux n'avaient guère que quelques années de plus que nous mais cela suffisait pour qu'on les mît dans une tranche spéciale. Ils avaient une certaine façon de nous taper dans le dos en passant ou de vanter nos talents, ou de nous complimenter de notre audace. Ils nous faisaient, de temps à autre, participer à leurs discussions concernant les mérites de Joe Gans, de Terry McGovern ou de Jim Jeffries. Plus tard, c'est de *leurs* mérites respectifs que nous discutions, comme s'ils étaient autant de Jules César.

Ma première idole fut Lester Reardon, dont le père, je crois, était lieutenant de police. Il avait quelque chose de léonin; il était fier, hautain, conscient de sa beauté, de son allure royale et de son indiscutable supériorité. Je ne pense pas lui avoir jamais adressé la parole; je ne faisais que le contempler avec une admiration sans mélange, toutes les fois qu'il lui arrivait de croiser mon chemin. Il avait toujours l'air de fixer un point éloigné, une étoile invisible, peut-être. S'il avait seulement pris la peine de me remarquer, je me serais probablement évanoui. Il était lointain, intouchable, comme doit être une idole. Si j'avais été capable de formuler une prière personnelle, elle aurait été : «Dieu, je t'en prie, fais que je devienne quelqu'un comme Lester Reardon !»

Mon héros, d'autre part, était Eddie Carney, et il vivait dans cette rue magique, Fillmore Place, qui faisait partie d'un autre monde. Je le regardais

descendre la rue en flânant, jusqu'au coin où se trouvait la taverne-brasserie; il s'arrêtait, l'air détaché, pour voir si un de ses copains s'amènerait. Durant ce bref instant, il me donnait gracieusement l'occasion de lui lécher les bottes, non comme un fayot mais comme quelqu'un digne de sa sollicitude et de sa considération distinguée.

Il était l'exact opposé de Lester Reardon, naturellement. Humain, approchable, aimable. Il était irlandais, bien sûr, et son sourire était réchauffant. Quand on avait des ennuis, il se mettait tout de suite, ouvertement et carrément, de votre côté.

Longtemps après que j'eus quitté ce quartier, mes pensées allaient encore vers Eddie Carney. Je me demandais s'il était devenu quelqu'un. Je me demandais pourquoi je n'entendais pas parler de lui et même, au bout de quinze ou vingt ans, je me demandais s'il était toujours en vie. Il n'était simplement pas possible qu'un gars comme lui fût encore vivant et qu'on n'entendît pas parler de lui. Vivant ou mort, c'est la première personne que j'ai considérée comme un champion et un protecteur, quelqu'un qui croyait en moi et qui se serait détourné de son chemin pour me venir en aide s'il avait fallu.

Certes, d'autres que lui occupaient le devant de la scène – Johnny Dunne, Joe Gorman, Gus Fowler, Tim Buckley, Joe Goeller, Jimmy Short, par exemple. Nous n'avions cependant pas beaucoup de contacts directs avec ceux-là; leurs vertus, leurs exploits nous étaient transmis par d'autres, plus favorisés. Nous nous contentions de venir leur renifler aux talons.

Comment puis-je expliquer pourquoi ces grands, dont je n'ai fait qu'esquisser vaguement le portrait, aient tenu une place aussi importante dans ma jeune vie? Peut-être en les rattachant à leur environnement. Le quartier, connu alors sous le nom de 14^e circonscription, était en train de muer : communauté homogène, plutôt digne, largement constituée d'Allemands et d'Irlandais, il commençait à porter la marque des immigrants venus des ghettos d'Europe, en général des Juifs. Dans quelques années, mon vieux quartier devait perdre entièrement son caractère. Il finirait par ressembler aux quartiers Est du Bas Manhattan, d'où provenaient d'ailleurs la plupart de ces nouveaux venus. Mes premiers héros, mes premières idoles, en étaient arrivés à revêtir les attributs et les caractéristiques de l'élite, des vestiges de la Vieille Garde. Naturellement dans leur allure, leur conduite, leurs points de vue, ils présentaient une

différence frappante avec les nouveaux, mal dégrossis, dont les façons nous semblaient tout à fait étranges et souvent répugnantes. Nous avions le sentiment, snob je suppose, que nos favoris étaient « racés ». Permettez-moi d'ajouter immédiatement que mes propres camarades de jeux ne provenaient pas d'une espèce particulièrement « aristocratique ». Fort heureusement, non. Les parents de mes petits amis étaient de diverses nationalités et pas distingués pour un sou. Aucun d'eux n'était même modérément riche. Ainsi donc mes compagnons n'avaient pas un charme spécial ni même ce qu'on peut appeler de bonnes manières. Ils ressemblaient plus à des gosses des faubourgs qu'à quoi que ce soit d'autre. Certains se sont révélés de parfaits voyous ; deux d'entre eux sont allés en maison de correction, ce qui n'a jamais altéré mon affection pour eux. Ils n'ont pas eu de chance, voilà tout. Tous ceux qui vont en prison ne sont pas gibier de prison.

Avec l'un de ces copains j'ai entretenu une amitié qui a duré longtemps. C'était un jeune Polonais nommé Stanley qui vivait chez son oncle et sa tante. J'ai parlé de lui de nombreuses fois dans mes livres. L'intéressant, chez Stanley, c'est que, comme moi-même, il était affamé de lecture et qu'il nourrissait secrètement le désir de devenir écrivain. Des années plus tard nous sommes devenus des rivaux amicaux, ni l'un ni l'autre ne paraissant manifester le moindre talent. De tous les critiques qui ont tenté de me massacrer, Stanley était celui dont je craignais le plus le venin. Selon son opinion je manquais de style, de forme et du sens de la tradition – et combien il avait raison ! Son auteur favori était Joseph Conrad, polonais lui aussi. À dix-huit ans, il m'expédiait déjà d'interminables rhapsodies – de Fort Oglethorpe, pas moins – sur son bien-aimé Conrad. Mais n'anticipons pas. Au temps où nous étions de petits garçons, nous ne discutons pas encore de gens comme Conrad ou Anatole France (encore un de ses auteurs préférés). Nous parlions, croyez-le ou ne le croyez pas, de religion et de cosmologie. Nous nous donnions un mal de chien pour comprendre qui ou quoi était Dieu ; quel était le sens du péché et s'il y avait oui ou non un Au-Delà tel que nous en entendions parler à l'église. Nous étions aussi curieux des anges, des vierges et des miracles.

Dès le début, la vie de Stanley fut dure. Moi, en revanche, j'étais né avec une cuiller en or dans la bouche. Stanley avait un caractère violent et moi

j'étais facile à vivre, je me faisais aisément des amis. Stanley était toujours tout seul. C'est ce contraste, je suppose, qui nous avait rapprochés.

Tous deux nous vénérions un même ami. Et ce n'est pas d'une autre idole, d'un autre héros que je vais parler maintenant, mais d'un être cher : Johnny Paul. Ce gars, considérablement plus âgé que nous, tout au moins en apparence, était d'origine italienne et il était doté de la plus grande gentillesse imaginable. Quand il nous parlait, ses yeux étaient toujours mouillés; ils étaient suspendus comme deux tisons vivants sous deux sourcils broussailleux qui se rejoignaient au centre d'un front bas. Il donnait l'impression d'être aussi fort qu'un gorille. Il se déplaçait avec lenteur et précaution comme au sortir d'une transe. Je ne l'ai jamais entendu élever le ton avec colère, même quand il était provoqué. Sa voix était toujours douce, caressante, comme s'il était plutôt une femme qu'un homme. De tous ceux parmi lesquels nous cherchions un guide et un protecteur, celui-là était le plus attentif à nous aider. Quand il donnait un conseil c'était indirectement, comme un sage plutôt qu'à la façon d'un prêtre ou d'un mentor.

Ses parents étant extrêmement pauvres il ne frayait pas beaucoup avec les garçons de son âge; il était trop occupé à gagner sa vie. Je ne crois pas qu'il ait eu le temps de terminer l'école. Mais si sa vie était dure et sévère il ne le montrait jamais; il était toujours d'excellente humeur; il avait toujours le temps de nous écouter. Même à cet âge tendre je sentais qu'il était exceptionnel, «le sel de la terre» comme on dit. Eussions-nous compté parmi nous un Giono ou un Silone que ces romanciers, j'en suis certain, eussent fait de lui le sujet d'un de leurs livres.

C'est dix ou quinze ans après que l'on m'eut enlevé à ce quartier que j'ai commencé à savoir vraiment quel grand bonhomme était ce Johnny Paul. Quand j'ai finalement décidé de partir à sa recherche, il n'était plus possible de le retrouver. Vers cette époque j'avais déjà conscience, jusqu'à l'angoisse, de ce qu'il existe deux sortes de héros : ceux qui font la une des journaux et ceux qui demeurent à jamais inconnus. Parmi ces derniers il y a ceux qui font – peu évident mais de première importance – le sale travail du monde, qui prennent les coups et les coups durs sans se plaindre, qui ne cherchent ni la gloire, ni le succès, ni les récompenses matérielles. Ils font ce qui est à faire, sans poser de questions. Ils sont dépourvus d'envie, de rancune, de méchanceté, d'avidité et, mieux que tout, d'ambition.

Que de fois, courant le monde, mes pensées se sont tournées vers Johnny Paul. Je me souviens, par exemple, que cela m'est arrivé en visitant Assise. J'étais déjà tout plein de saint François car je venais de lire avec la passion la plus intense le merveilleux récit qu'en a fait Chesterton. Que se serait-il passé, me demandais-je, si Johnny Paul avait été élevé, dès son jeune âge, chez les moines ? Aurait-il fait un autre saint François ? Probablement pas, car François, comme Jésus, était quelque chose de plus qu'une âme humble et douce. Sans aucun doute le feu manquait au très cher ami de mon enfance. Profondément bon, et c'est tout, il n'était certes pas de ceux qui embrasent le monde. Il avait en lui la colombe, mais non le serpent ou le lion.

Des années plus tard, alors que je vivais à Big Sur, j'étais encore curieux de savoir ce qu'était devenu cet homme de paix. En fin de compte, je fis passer une annonce dans un quotidien de Brooklyn, demandant si quelqu'un se souvenait de lui et pouvait me mettre en rapport avec lui. À mon étonnement me parvint un jour une lettre de Johnny Paul lui-même. Rien d'extraordinaire ne lui était arrivé ; il vieillissait avec grâce et sérénité et il était content de son sort, quelque modeste qu'il fût. Il se souvenait très nettement de moi, disait-il, et de tout ce qui me concernait. En repliant la lettre, je pleurai. Je n'ai pas entendu parler de lui depuis, mais je suis certain qu'il est toujours en vie et que, par quelque miracle, ces mots l'atteindront et lui feront connaître que mon amour et mon admiration pour lui sont aussi forts que jamais.

Naturellement, mes héros et mes idoles ont changé de nom au cours des années. Les héros de Manila Bay et de San Juan Hill se sont fanés. Aquinaldo, le révolté philippin auquel, étant enfant, je vouais un culte, fait cependant encore partie de mon panthéon. Ainsi que John Brown, Jim Larkin et Eugene V. Debs. Dans l'ensemble, j'ai été assez constant, assez loyal, « fidèle à ma façon ». L'important, c'est qu'il y a toujours place pour les nouveaux, dans mon panthéon. Je reste un adorateur, un fervent. Je préfère me couvrir de ridicule en me trompant plutôt que de ricaner, de rejeter ou de déboulonner.

Je ne puis terminer sans faire fugitivement allusion à une silhouette du sexe opposé qui a laissé sur moi son empreinte. Un jour glorieux de mon enfance, ma famille reçut la visite inopinée d'une parente éloignée. Elle devait avoir dans les vingt-cinq ans. À sa vue, j'ai eu le souffle coupé. Je me

trouvais devant une créature totalement différente de toutes les femmes que j'avais connues jusque-là. Non seulement elle était autrement vêtue – un peu démodée, pensais-je –, mais toute son attitude : démarche, gestes, manière de s'adresser aux gens était neuve et excitante. Quant à sa voix, elle ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu auparavant. Elle était douce, tendre, passionnée, comme celle d'une messagère de l'au-delà.

J'aime à me faire l'idée qu'elle est la première et la seule femme «innocente» de toute ma vie.

Quelque étrange que cela paraisse, elle avait pour père une brute, pour frère un idiot congénital et une mère qui aurait pu être tenancière de bordel. *Or Dieu avait fait d'elle un ange.* (Comment explique-t-on des choses pareilles?) Elle ne venait nous voir que rarement et je me demandais pourquoi. Je ne me le demande plus. En grandissant je tombai amoureux d'elle, d'un amour sans espoir puisqu'elle était heureuse en ménage et que je n'étais encore qu'un bleu. Quand je posais des questions sur elle je recevais de mes parents des réponses vagues et troublantes. Il y avait autour d'elle un mystère que je n'ai jamais éclairci. Pourtant tout le monde l'aimait. Je crois qu'ils étaient terrifiés par sa bonté; terrifiés par le reflet d'eux-mêmes qu'ils entrevoyaient dans ses yeux. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'est pas facile de vivre avec les anges. Ils nous rendent mal à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je dois ajouter un mot sur sa mère qui semblait inspirer à chacun la peur, la crainte et le dégoût. Vous vous souvenez de George le Dingue? Eh bien, ils auraient fait un couple parfait, ces deux-là. L'un prêchait et tabassait son pauvre cheval; l'autre avait le vocabulaire d'un troupier, puait comme une vieille bique et avait toujours un crachoir à portée de la main. Oui, les deux faisaient la paire : hypocrites, rusés, méchants et malfaisants. Ils avaient à peu près autant de parenté avec la race humaine que des chacals.

Quelle chance j'ai eue d'être élevé dans une telle atmosphère! Quel meilleur milieu peut-on souhaiter que ce mélange de bon et de mauvais, de beau et de hideux, de noble et de dégradant? Bien que mon univers n'ait été qu'un microcosme, il contenait tous les éléments dont est constituée notre bonne grande planète. Il y avait les anges, les saints, les héros et les démons; il y avait les bars, les asiles, les églises, les prisons et les *frivolités*. Le seul mauvais jour de la semaine était le dimanche. Journée lugubre, même pour les pauvres Juifs qui n'avaient pas besoin d'être culs bénis ce

jour-là. Parce que, le dimanche, faute de mieux à faire, nous les pourchassions et leur menions la vie dure. Pas étonnant qu'ils n'aient jamais été en danger de se convertir au christianisme !

Peu de temps après mon retour d'Europe j'ai décidé de rendre visite à mon vieux quartier. Tant de choses que j'avais vues à l'étranger m'avaient rappelé l'ambiance de ma jeunesse ! Bien que n'ayant jamais eu le mal du pays pendant mon absence, je dois confesser que j'avais souvent éprouvé la nostalgie de ma bien-aimée 14^e circonscription. Ce que je trouvais lors de cette visite me désola. Aucun doute là-dessus, on ne retourne jamais chez soi.

Un fait surtout m'impressionna. Tout ce que je voyais me paraissait terriblement plus petit que ce que j'avais connu étant enfant. Je me sentais comme un géant se promenant au milieu des ruines rabougries d'un village abandonné. L'école où j'allais avait été rasée, la tôlerie entièrement brûlée, l'église presbytérienne convertie en synagogue, etc. Seule Fillmore Place avait gardé son air féérique. Elle était presque intacte, sauf que la maternelle avait disparu. En passant devant la maison d'Eddie Carney, je me suis découvert comme on le ferait devant la statue de Rabelais ou de Mozart. Arrivé à la taverne, je me suis arrêté un court instant et j'ai pensé aux délicieuses chopes de bière écumeuse que j'allais chercher à la devanture. Continuant ma promenade je suis arrivé à ce qui avait été jadis le beuglant : c'était à présent un cinéma, bien entendu, et les affiches étaient en polonais ou peut-être en lituanien. J'ai descendu Grant Street jusqu'au hangar du ferry, mais il n'y avait plus de ferry-boats, ni même de bar, autant que je m'en souviens.

Est-ce que les choses avaient jamais été telles que je l'imaginais, me suis-je demandé. Ou bien avais-je rêvé tous ces jours de paisible bonheur ? Me traînant parmi les charrettes à bras je me suis senti perdu, complètement perdu. Qui étais-je ? Où étais-je ? Mon glorieux passé enfantin ? Il était presque effacé ! De toutes les vies que j'avais menées, que restait-il ? Rien que les vestibules de la mémoire, semblait-il.

Le souvenir de Lester Reardon, d'Eddie Carney, de Johnny Paul. Le souvenir des sons, des odeurs, des images, des ivrognes dans le ruisseau, des brillantes plaques de tôle, du claquement de fouet de George, du visage béatifique de cette parente éloignée, des bananes pourrissant à l'étalage du marchand, des étalons fixés au sol et du fer rouge marquant leur chair... Le

monde et tout ce qu'il contient peut partir en poussière, il n'y a que l'intangible qui demeure.

Insomnie

*Traduit de l'américain
par Georges Belmond*

*L'amour peut aussi devenir un enfer
quand on est seul la nuit
et que l'espoir fuit avec le temps...*

Cela a commencé par un orteil cassé, puis c'est la tête que je me suis cassée, et pour finir c'est le cœur qui s'est brisé. Mais, comme je l'ai dit quelque part, le cœur humain résiste à tout. On *croit* seulement qu'il est brisé. La raclée, c'est l'esprit qui la prend. Mais l'esprit aussi est fort; on peut toujours le ressusciter : question de volonté.

Bref, c'était régulièrement vers les 3 heures du matin que l'orteil cassé me réveillait. «L'heure du sabbat», car c'était à ce moment-là surtout que je me demandais ce qu'elle pouvait bien fabriquer. Elle appartenait à la nuit et aux petites heures du matin. Rien de l'oiseau lève-tôt qui dit : à moi le monde et tout le vermisseau; non, plutôt l'oiseau du matin dont le chant sème la panique et le désastre. Celui qui ensemence votre oreiller de menues graines de chagrin.

À 3 heures du matin, quand on est désespérément amoureux et trop fier pour décrocher le téléphone, surtout si on «la» soupçonne de ne pas être là, on a tendance à se retourner contre soi-même et à se piquer du dard comme le scorpion. *Ou* à lui écrire des lettres qu'on ne mettra jamais à la poste. Ou encore à arpenter la pièce, l'insulte et la prière aux lèvres, à se saouler ou même à prétendre qu'on va se tuer.

Au bout de quelque temps ce genre de routine devient fastidieux. Et si par hasard on est un individu créateur – sans oublier qu'à ce stade on est une

foutue merde – on en vient à se demander s’il n’y aurait peut-être pas moyen de tirer vaguement parti de cette angoisse. C’est justement ce qui m’est arrivé un certain jour, autour de 3 heures du matin. Brusquement, j’ai décidé de peindre mon angoisse. Et ce n’est qu’aujourd’hui, en écrivant ces lignes, que je mesure toute la part d’exhibitionnisme qu’il doit y avoir en moi.

L’angoisse que j’ai dépeinte dans ces dingeries d’aquarelles, tout le monde, cela va de soi, ne la discerne pas. Il y en a qui les regardent et les trouvent franchement drôles, savez-vous ? Et drôles elles le sont, oui, à fendre le cœur. Tous ces mots, toutes ces phrases dingues, qu’est-ce qui me les a inspirés, sinon un sens tordu de l’humour ?

(Peut-être cela a-t-il commencé il y a très longtemps, avec une autre : la première, celle pour qui j’avais acheté mon premier bouquet de violettes – et, comme je le lui tendais, il m’a échappé et le hasard [?] a fait qu’elle a posé le pied dessus et l’a écrasé.) C’est le genre de petite chose qui peut flanquer un rude coup quand on est jeune.

Aujourd’hui, naturellement, je ne suis plus jeune – avec le résultat qu’on ressent d’autant plus les secousses, et que les choses, est-il besoin de l’ajouter, sont d’autant plus ridicules. À cela près que, notez bien, pour ce qui est de l’amour, rien, ni personne, ni aucune situation ne peuvent jamais être entièrement ridicules. Il n’y a qu’une chose dont on ait toujours faim – l’amour. Et qu’une chose dont on ne donne jamais assez – l’amour.

L’amour ne doit pas plus supplier qu’exiger... (Hermann Hesse.) (Le reste de la citation viendra plus loin. C’est écrit sur mon mur, pas de danger que je l’oublie.)

Oui, cette petite phrase que certains trouveront peut-être banale et usée, je suis tombé sur elle à un moment des plus critiques.

«L’amour ne doit pas plus supplier qu’exiger.» Autant vous demander de grimper à l’échelle pieds et poings liés. Il faut passer par un véritable martyr avant d’être en mesure d’admettre cette sorte de vérité sublime. Bon pour les saints ou les anges, diront les cyniques, pas pour les mortels que nous sommes. Mais la vérité terrible est que, justement, c’est l’impossible qu’on exige de nous, banals spécimens d’humanité. C’est pour nous que la tentation mène au salut. C’est nous qui devons passer par l’épreuve du feu – non pour devenir des saints, mais pour devenir hommes, totalement et à jamais. C’est nous, avec nos imperfections et nos fragilités,

qui inspirons les grands chefs-d'œuvre de la littérature. Au pire de nous-mêmes, nous restons pleins de promesses. (Amen. Fin de tirade.)

Ainsi donc, voici ce vieil homme (soixante-quinze ans, pas moins!) censément célèbre et qui est là à cavalier derrière une jeune feu-follette. Très romantique le vieux. On ne peut plus terre à terre, la jeune chanteuse. Terre à terre, elle est forcée de l'être : c'est son boulot de tourner la tête aux hommes, de leur faire faire des folies, de se faire offrir par eux, très cher, des robes, des bijoux. Elle a perdu son cœur quelque part, mais pas à San Francisco, non : à Shinjuku, à Akasaka, à Chivoda-ku et ailleurs. Autrement dit : le jour où elle a commencé à gagner sa croûte quotidienne.

Le vieux (c'est-à-dire, monsieur Henry) s'était déjà offert une répétition générale de la même scène, près de quarante ans plus tôt. Il aurait dû connaître la musique. Il aurait même dû pouvoir la jouer d'oreille. Seulement, il se trouve qu'il appartient à cette tribu d'humanité qui n'apprend jamais rien d'expérience. Et il ne regrette pas sa faiblesse, car l'âme n'apprend rien de l'expérience.

Ah, *l'âme!!!* Ce que j'ai pu en écrire, des lettres, où il était question de l'âme! Je doute qu'il existe un mot pour l'âme dans la langue qu'*elle* parle. Pour le cœur, oui, mais pour l'âme? (C'est du moins ce que j'aimerais croire.) Et cependant, le temps d'écrire cela et je suis tombé amoureux. Naturellement, elle n'y a rien compris. À croire que seuls les hommes parlent de l'âme. (C'est un sûr moyen de perdre une femme que d'en parler.)

Et maintenant, il serait temps de dire un petit mot du Diable, béni soit son nom! Car il a joué son rôle là-dedans, aussi vrai que je suis en vie. Et un rôle très important, me permettrai-je d'ajouter. (Si j'ai l'air de parler comme Thomas Mann, j'en demande pardon.) Le Diable, si je ne m'abuse, c'est celui qui dit : «Ne te fie pas à tes instincts. Méfie-toi de tes intuitions.» Il veut que nous demeurions humains – trop humains. Celui qui fonce vers le précipice, il le pressera de ne pas ralentir. Il ne le poussera pas par-dessus le bord de la falaise, il se contentera de le conduire jusqu'au bord. Une fois là, il le tient à sa merci. Je le connais bien, j'ai eu souvent commerce avec lui.

Il adore vous regarder marcher sur la corde raide. Il permet le faux pas, jamais la chute.

Naturellement, c'est du Diable qui est en elle que je parle. Et c'est bien ce qu'elle avait de si troublant, Dieu m'ait en aide. À mes yeux elle avait une

âme d'ange, et l'être, ou du moins ce qu'elle en montrait, était diabolique. De quels ingrédients était-elle faite, je me le suis souvent demandé. Chaque jour la réponse était différente. Parfois je cherchais l'explication dans la race, les antécédents, la guerre, la pauvreté, le manque de vitamines, le manque d'amour, n'importe, tout ce qui pouvait me passer par la tête. Au total, cela ne donnait jamais rien. C'était une « insolite », si l'on peut dire. Et d'où diable me venait ce besoin de l'épingler comme un papillon ? Ne suffisait-il pas qu'elle fût elle-même ? Non ? Cela ne suffisait pas. Il fallait absolument qu'elle fût quelque chose de plus ou de moins. Quelque chose de saisissable, d'intelligible.

Et quelle stupidité que tout cela, non ? Apparemment j'étais le seul à ne pas avoir le « fil conducteur ». Elle restait pour moi une énigme. Me connaissant comme je me connais, je m'efforçais de croire que toute cette histoire relevait de mon comportement habituel avec les femmes. L'inatteignable, j'aime ça ! Mais erreur, ce genre de calcul ne collait pas. Elle était pareille à ces nombres qui n'ont pas de diviseur. Elle n'avait pas de racine carrée. Et pourtant, je l'ai dit, d'autres étaient capables de la déchiffrer. Et même ils essayaient de m'expliquer qui elle était. Mais zéro. Il y avait toujours un reste dont je ne parvenais jamais à rendre compte. Par exemple ce sourire, dont elle me gratifiait parfois comme d'un cadeau extraordinaire, petit à petit j'ai remarqué qu'elle pouvait le distribuer à n'importe qui ou presque – si elle était d'humeur à cela, ou si elle avait envie de quelque chose. Et moi, régulièrement, chaque fois je revenais, rien que pour la regarder le sortir, ce fameux sourire ! Revenais où ? Mais à ce bar à piano où elle chantait tous les soirs, et dispensait ses charmes. (Exactement comme j'avais déjà fait avec l'autre, « l'entraîneuse », qui entraînait ses clients au paradis et au-delà ! Et chaque fois, pauvre idiot, j'étais convaincu que c'était avec *moi* qu'elle aimait à danser !)

Le vieux ! Comme il est vulnérable ! Et combien pathétique ! Comme il a besoin d'amour – et comme il en accepte facilement la contrefaçon ! Et en même temps, l'étrange est que cela ne finit pas du tout comme on le penserait. Il l'a eue au bout du compte. C'est du moins ce qu'il se figure. Mais c'est une autre histoire.

Nuit après nuit, ce bar. Parfois, d'abord on dînait – en haut. Je la regardais manger avec autant d'attention que lorsque je l'écoutais ensuite jouer du piano et chanter. Souvent, j'étais le premier client du bar. Quelle merveille

et quel enchantement d'avoir droit en exclusivité à son regard ! (Notez que n'importe qui d'autre aurait eu droit au même privilège. Premier venu, premier servi.)

Et ces chansons toujours les mêmes, nuit après nuit – comment peut-on faire ce métier sans devenir fou ? Et toujours avec sentiment comme se livrant jusqu'à l'âme. C'est ça, la vie d'une amuseuse publique ? me demandais-je souvent in petto. Mêmes airs, mêmes gueules, mêmes réactions – et mêmes migraines. Qu'on me laisse faire, tout cela allait changer. Sûrement, elle ne pouvait qu'en avoir marre. Du moins me le figurais-je.

Une amuseuse n'en a jamais marre de ce jeu. Au pis, elle s'ennuie. Mais jamais longtemps. Une vie sans approbation, sans applaudissements, sans acclamations, n'a pas de sens pour elle.

Toujours il faut qu'il y ait là un océan de têtes – gueules d'imbéciles, gueules de crétins, gueules d'ivrognes, n'importe ! Des gueules, un point c'est tout. Toujours il faut qu'il y ait là l'espèce d'imbécile heureux et ébloui qui vient pour la première fois et qui s'exclame, l'œil humide : « Vous êtes extraordinaire ! Vous êtes merveilleuse ! Bis, bis, s'il vous plaît ! » Et elle le bisse, son air, et on croirait que c'est pour lui seul qu'elle le chante, et pour la dernière fois de sa vie. Et si c'est un type qui a des moyens, un fabricant de chaussures, disons, il l'invitera, comme s'il lui faisait le plus grand des honneurs.

Assis à ce bar, dans mon rôle de M. Personne, j'avais une merveilleuse vue plongeante sur tout le spectacle – oubliant naturellement que j'y tenais ma partie, et la plus triste peut-être. L'un après l'autre, tous ils venaient se confesser à moi, me raconter comme ils l'adoraient. Et moi, j'écoutais, comme si j'avais été à l'abri de la contagion – et débordant de sympathie, de compréhension, toujours.

L'amour doit avoir la force de trouver sa propre voie vers la certitude...
(Hermann Hesse.)

Bon, seulement il faut d'abord apprendre à se battre avec les puissances qui règnent sur les régions inférieures de la colonne vertébrale, autrement dit les beau-frère et belle-sœur de Kundalini.

« Bonjour, Fröken. Dis, on peut caresser ton petit hérisson, aujourd'hui ? »
(C'est mon alter ego, Herr Nagel, qui parle.)

Tous ces merveilleux airs qui me roulent dans la cafetière pendant que je roule dans mon taxi ! « Qu'est-ce que vous aimeriez que je vous chante ? » Tout à fait M^{me} Yamaguchi demandant à son saoulot de mari la permission de lui ôter ses chaussures. « Pourquoi pas *Irish eyes are smiling?* ou *By Killarney's lakes and dells?* » Peu importe pourvu qu'il y ait du sourire dedans et que je puisse faire semblant d'être heureux. « *There are smiles that make you happy, there are smiles...* » Et pourquoi pas une pointe d'angostura ? Parfois, à force de sourire, je n'arrivais plus à me défaire du masque, en me mettant au lit. Je restais étendu, les yeux clos, souriant en retour. De temps en temps je me levais pour saluer très bas, comme il sied au comble de l'humilité. (Il y a un bon mot pour cela en japonais – il ne me revient pas sur le moment.) De toute façon c'est le genre de truc à se rompre le dos. Et puis c'est une manière de rester en forme pour les offenses du lendemain. Ne jamais perdre la face ! Que l'on rencontre l'insinuation ou l'indignation, la temporisation, l'hallucination, la falsification, ou l'oscillation, voire la constipation, garder le sourire, continuer à saluer.

Malgré toutes les chicaneries, toutes les frivolités, toutes les duplicités, je croyais en elle. Oui, même quand je savais qu'elle mentait. Pour chacun de ses torts, chacune de ses sottises, chacune de ses trahisons je n'avais pas de mal à lui inventer des excuses. Et moi, est-ce que je n'étais pas un brin menteur ? Est-ce que je n'étais pas aussi un tricheur, un fumiste, un traître ? Qui dit aimer dit croire, et qui dit croire : comprendre et pardonner. Oui, tout cela je le pouvais, *mais* – oublier, non, impossible. D'un côté il y a en moi le sublime idiot, de l'autre, le détective, le juge et le bourreau. Je suis capable d'écouter aussi docilement qu'un gosse et de chanter la Marseillaise à l'envers. Des semaines après, j'étais capable de me souvenir d'expressions ou de phrases inachevées et de combler à volonté les vides – variantes comprises, mais je me refrénais, je voulais voir, je restais à l'affût, je guettais ce dont *elle* se souviendrait de se rappeler.

Mais se ressouvenir ou se rappeler n'était pas son fort. Elle ouvrait sans arrêt de nouveaux champs d'exploration, comme on recouvre un cercueil à pleines pelletées de boue pour enterrer le passé. Et maintenant qu'il est en terre, en place pour la danse ! Maintenant qu'il est bien mort, en place pour la fête ! « Que faites-vous demain ? Je vous appelle vers quatre heures, d'accord ? – D'accord. » Mais il n'y avait pas de demain, jamais. C'était toujours hier.

Avant-hier, ça, c'était différent. Je veux dire : sa vie avec d'autres, sa vie amoureuse, mettons. Ça, on aurait dit que c'était bouclé dans le coffre-fort de la mémoire. Il aurait fallu le faire sauter à la dynamite. Et puis, était-ce vraiment important, vraiment nécessaire, d'aller au fond de cela ! « L'amour doit avoir la force, etc. » Peut-être me figurais-je seulement être amoureux ? La solitude et la faim, peut-être n'étaient-elles qu'en moi ?

Peut-être n'étais-je qu'un pigeon d'argile que le premier venu pouvait descendre avec un pistolet d'enfant ?

Voyons un peu : quand ai-je commencé à être amoureux d'elle ? Pas à notre première rencontre, cela j'en suis sûr, absolument. Si je ne l'avais jamais revue, cela ne m'eût pas tracassé le moins du monde. Je me souviens encore de ma surprise quand elle a téléphoné le lendemain ou le surlendemain. Je n'ai même pas reconnu sa voix. « Allô ? Ici votre petite amie de Tokyo. » C'est là que ça a vraiment commencé. Au téléphone. Et moi me demandant ce qui me valait cet honneur. Peut-être se sentait-elle seule. Elle n'était arrivée que depuis quelques semaines. Peut-être l'avait-on rencardée sur moi en expliquant que j'étais dingue de l'Orient, encore plus des Orientales et plus encore de la Japonaise.

« Tu en pincas vraiment pour ce genre de femmes, hein ? » me répétait sans cesse un de mes bons copains.

Sans doute celles pour lesquelles j'en pince le plus sont-elles restées au Japon. Comme dit Lawrence dans *Crépuscule d'Italie* – « Les marles, eux, partent pour l'Amérique. » Il y a des gens qui naissent hors du temps, et d'autres qui ne sont nés dans aucune patrie, aucune caste, aucune tradition. Non que ce soient des solitaires à proprement parler ; mais des exilés, oui, et des exilés volontaires. Et ce ne sont pas non plus des romantiques : ils n'ont pas d'appartenance, voilà tout. Pas la moindre, je veux dire, nulle part.

Nous entretenions toute une correspondance. Moi, plus exactement. Sa contribution personnelle n'a pas dépassé une lettre et demie. Une chose est sûre : elle n'a jamais lu toutes les miennes, de lettres, pour la bonne raison que je ne les mettais pas toujours à la poste. Pour une moitié elles dorment dans mon drôle de vieux coffre de la Nouvelle-Angleterre. Certaines portent la mention « Exprès » et le timbre en rapport. (Et si on les lui expédiait quand je serai à six pieds sous terre ? Ce serait touchant, hein ?) Alors, paraphrasant mon idole bien-aimée, je pourrais susurrer de là-haut : « Ah, chère, chère Kol-otto, comme il est doux, n'est-ce pas, de lire toutes ces

rabu reta (lettres d'amour) par-dessus l'épaule du Seigneur!» Ce sont les Français qui disent : *Parfois il se produit un miracle, mais loin des yeux de Dieu*. Dieu n'a que faire des miracles. Après tout, la vie elle-même n'est qu'un long miracle, il faut être fou d'amour pour guetter ce genre d'événement.

Dans mon âme je nage toujours.

Et pendant que cette histoire filait son train, je prenais des leçons de japonais. Pas avec *elle*, non, elle n'avait jamais le temps. Une de mes premières fautes, en testant mon japonais, fut de lui dire qu'elle avait une sale tête, alors que je voulais dire «adorable». (Même coup que pour les violettes que j'avais laissé tomber, quoi!) En revanche il y a une chose que j'ai très vite apprise : c'est que l'argent (*kané* est tout ce qu'il y a de plus honorable). Ce n'est pas assez de «kané» – on dit «O-kané» (le «O» signifiant «honorable»). Mais, parlant de sa femme, on dit couramment : «espèce de créature laide, idiote et misérable». À ne pas prendre à la lettre, cela va de soi. Marque de respect à l'envers, c'est tout. Il y a des tas de choses à l'envers ou sens dessus dessous en japonais, mais on s'y fait avec un peu de temps. Dans le doute, dire oui! – et sourire. Surtout éviter de montrer les dents du fond – rien que celles de devant, principalement celles en or. Si l'on rencontre un vieil ami dont la mère ou la fille vient de passer l'arme à gauche, rire. Signe qu'on est absolument navré.

Très vite, j'ai su comment on dit «celle pour qui je languis» (*Bojo no hito*). Et *bakari* : la seule et unique. Mais tous ces clichés ne m'avançaient guère.

La vérité est que rien ne me menait bien loin. J'avais abattu mon jeu trop tôt. Jeune Japonaise pas si romantique qu'on pourrait croire. Maman-*san* et papa-*san* choisir mari bien pour Cho-cho-*san*, l'homme avec pedigree, bon boulot, bonne santé et tout et tout. Cho-Cho-*san* censée aimer beaucoup, beaucoup, montrer beaucoup reconnaissance. Cho-Cho-*san* parfois très triste. Faire parfois *Seppuku* : jeter elle dans fleuve ou sauter d'en haut gratte-ciel. (Pas harakiri, jamais.)

Henry-*san* plein tristesse pour femme japonaise. Avoir envie d'épouser toutes les Japonaises, *kiré* ou *kirai*, n'importe. Toutes les Japonaises pareilles à fleurs rares – pour Henry-*san*. Henry-*san* très bête. Trop romantique, trop confiant, trop croire tout. Henry-*san* pas avoir expérience de la Japonaise. Henry-*san* lire trop livres, beaucoup trop. Maintenant

Henry-san commencer rencontrer beaucoup Japonaises. Henry-san bientôt comprendre Japonaises pas toutes se ressembler, pas toutes parler pareil, agir pareil, penser pareil. Certaines très laides, certaines très vulgaires, autres très stupides ou très bêtes. Malgré ça, Henry-san aimer bien Japonaise. Aimer mieux, plus mieux peut-être, si Japonaise avoir aussi sang juif, ou philippin, ou coréen, ou hawaïen. Fleur plus exotique comme ça. Henry-san aimer bien exotisme et mystère dans femme, toujours. Henry-san pas changer, toujours gosse de Brooklyn, *Iomen nasai!*

Si la langue japonaise est plutôt vague, à ce qu'on dit, l'esprit japonais, lui, est éveillé, très aigu, très rapide. Pas besoin de répéter deux fois le même truc, tout de suite c'est enregistré. Il y a des tas de choses qui ne sont pas bonnes à dire, jamais. Tendresse d'âme ? Délicatesse d'épiderme serait plus exact. Jamais on n'est tout à fait sûr d'avoir offensé ou non.

« J'espère que je n'ai pas blessé vos sentiments ? »

« Si, vous ne les avez pas blessés. »

Les yeux, souvent noirs et insondables, sont plus parlants que les mots. Il arrive que le visage entier s'éclaire, sauf les yeux. Ça fait tout de même un peu froid dans le dos, non ?

S'il est en elle un élément sur lequel je puisse mettre le doigt en me disant : « C'est avec ça qu'elle m'a eu », ce doivent être les yeux. Tels quels, ils n'avaient rien de très extraordinaire ; le fascinant, le troublant, c'était ce qu'elle y mettait (ou omettait). Si noirs qu'ils fussent toujours, ils pouvaient parfois s'illuminer et comme prendre feu. Ou simplement couvrir comme braise. Ou encore lancer des flammes. Ou bien s'éteindre et mourir, sans une lueur d'expression, au tréfonds de son être. Même aux instants de gaieté il y restait en permanence une tristesse latente. On était démangé de l'envie de la protéger – mais contre quoi ? Elle-même n'aurait pu le dire. Elle avait un poids sur l'âme, et qui était là depuis très, très longtemps. On le sentait même quand elle chantait. À peine avait-elle ouvert le gosier qu'elle changeait de personnalité. Ce n'était pas tant qu'elle y mît tout son cœur, comme on dit – et elle en était capable – non, c'était surtout que son âme perçait à travers. « Elle est exquise, quelle adorable créature ! » entendais-je souvent les gens s'écrier. Oui – à condition de ne s'en tenir qu'au masque. Tout au fond d'elle-même c'était un volcan. Au plus profond de ses abîmes régnait un Démon. Il lui dictait ses humeurs, réglait ses appétits, ses désirs, ses nostalgies, ses rêves fous. Il avait dû prendre possession d'elle dès les

premières années – la gamahucher, pour ainsi dire. (Pure hypothèse de ma part, bien entendu.)

Il y avait des chansons qu'elle chantait dans les deux langues. Mystérieusement, pour moi, ça sonnait mieux en japonais. Sur le chemin du retour, un peu beurré parfois, je me disais – «Achète-toi donc un rossignol et apprends-lui à te chanter des trucs en japonais.» Du moins eût-ce été une façon de ne plus être torturé par cette espèce de regard dans ses yeux. Imaginez que la bestiole m'eût chanté *Fly me to the moon!* Et quelle volupté de pouvoir, après la n-plus-énième fois, lui tordre le cou et la flanquer à la poubelle.

Quand je pense à ces dingueries de rengaines sentimentales, toujours les mêmes, nuit après nuit – la simple idée que quelqu'un pût être capable de cela non seulement me laissait stupéfait, mais m'écoeurait. L'endurance qu'il fallait! Mais quel manque de sensibilité aussi! Seulement voilà : comme on dit, les femmes n'ont ni goût ni dégoût. N'empêche que ni la répétition ni la monotonie n'y faisaient rien : chaque fois j'avais l'impression d'être une étoile de mer nageant dans une glaciale rosée lunaire. Dans la poche de mon gilet j'avais mon orgue de Barbarie personnel. Et toujours Bubu (ou était-ce Bobo?) attendait patiemment. Mon plus grand rival était le mah-jong. Qui l'eût cru? Pour rester debout la nuit entière à jouer à ce jeu imbécile elle était capable de tout sacrifier, sauf peut-être un manteau de vison. Le mah-jong! Ennui, souffrance, tricherie, connerie, malaise, malheur, sommeil et caca partout – voilà ce que cela signifiait pour moi. Et encore, c'est peu dire! Pendant qu'ils sont là à faire tinter les jetons, un mec qui roupille vaguement dans un coin d'ombre siffle *My Japanese Sandman* entre ses dents ébréchées. Tout pour une partie de mah-jong!

Incroyable mais vrai. Je me souviens encore de l'époque où ce putain de jeu commença à faire fureur dans le pays – autour de 1900, ce me semble. Oui, même à Brooklyn on y jouait. Je n'étais qu'un gosse et j'aimais bien manipuler les jetons. Souvent je me disais que mes yeux s'amusaient à jouer les Chinetoques. Ça vous avait des airs d'occupation aristocratique. Les pauvres n'avaient pas de mah-jong. Les pauvres ne parlaient pas plus le chinois que le japonais. Cela dit, cette fureur fit long feu. Elle s'évanouit en même temps que les caoutchoucs en pot et les housses (je crois que c'était le mot). Par chance, en ce temps-là, les pilules à pioncer ou à réveiller

n'existaient pas. Le matin, mal de crâne ou pas, on allait au boulot, il fallait bien. L'Alka-Seltzer n'était pas encore inventé. Et on n'écrivait pas non plus de chèques pour payer ses pertes.

Et puis il y avait les saints-patrons clients, ou, en jargon d'aujourd'hui, les papas-gâteaux. Sans parler de la trop familière formule — «Bah! quelle importance! Rien à craindre avec eux.» Comme si ça les amusait de casquer pour des foutrages imaginaires. Citoyens d'allure bien honnête, tous, comme qui dirait châtrés. Vision télescopique et fourmis dans la culotte, tous. Et se payant vers la lune des fugues et des rhapsodies en *ut* mineur.

Si «le bordel est l'abattoir de l'amour», comme dit Victor Hugo, alors ce bar à piano était le portillon du vestibule de la masturbation. Elle et ses dingeries de chansons d'amour sentimentales, toutes notées dans son calepin... *L'amour, toujours l'amour, Plus bleu que le bleu de tes yeux, I can't stop lovin' you, Tu me plais, Je t'aime tu m'aimes on s'aime, I can't give you anything but love, Tes mains, J'attendrai le jour et la nuit j'attendrai toujours ton retour, Bye bye black-bird, Tant qu'il y aura des étoiles, J'aime tes grands yeux car ils ont une âme, Tout le monde est fou de ma Crazy-Lou, Aime-moi, L'amour est un bouquet de violettes, Baisse un peu l'abat-jour, Cinq minutes d'amour pour changer ma vie, Fascination.* Ajoutez-y Constipation. Tergiversation, Prévarication, Lamentation, Fornication et la Sainte Confrérie des Mécaniciens de Locomotives. Ôtez un *Schmetterlink*, et divisez par un Maeterlinck. Déplorable, au bout du compte. Autrement dit – «Itchy-koo et Kalamazoo». Ou encore, en japonais – *Aishité-ru!*

L'un dans l'autre c'était la vieille histoire du doux dingue qui mendie l'amour. *I love you!* Dit en anglais, ça n'avait pas de sens. Qui croirait par exemple qu'un mot aussi beau que *Omanko* signifie : con? Si je m'avisait de le dire en japonais, non, *verboden* : prématuré *Aimer* : «Plus facile à dire qu'à faire», me répondit-elle un jour au téléphone. D'abord se marier, ensuite parler d'amour – en gros c'était ça le sens. Et pourtant, chaque nuit, à ce bar à piano, tout n'était qu'amour, amour, amour. Des torrents d'amour ruisselaient des ratiches du clavier; des rossignols gazouillaient dans sa gorge, tous chantant l'amour parmi les buissons de roses. Vers une heure du matin la boîte entière suait l'amour par tous les pores. Même les blattes baisaient à tout va entre les touches du clavier. L'amour! Rien que l'amour!

Mort exquise. Et en japonais cela sonne encore plus exquis : *Iokoraku ojo*. Sous le mascara il y avait l'ombre de son sourire. Et derrière le sourire guettait la mélancolie de sa race. Ses cils ôtés, on voyait deux trous noirs au fond desquels, en regardant bien, on apercevait le Styx. Jamais rien ne remontait à la surface. Toutes les joies, tous les chagrins, tous les rêves, toutes les illusions étaient profondément ancrés dans cette eau souterraine, dans le tohu-bohu de son âme japonaise.

Son paresseux silence noir était infiniment plus éloquent pour moi que toutes les paroles qu'elle pouvait prononcer. Et effrayant aussi, car il exprimait l'absolue vanité de tout. Ainsi en est-il, comme il en a toujours été et comme il en sera toujours. Et maintenant, mon amour? Maintenant rien. *Nada*. Au commencement comme à la fin – silence. La musique n'est que le travail d'aiguille à la manque de l'âme sans visage. Au fond elle avait horreur de ça. Elle ne faisait qu'un avec le néant.

Love forever in Bossa Nova.

Et voilà comment, après des mois et des mois de cette histoire – entre cet orteil qui me démangeait, mes lettres mortes, mes coups de téléphone pour rien, le mah-jong, la fallacité et la duplicité, la frivolité et la frigidité – le gorille sans espoir que j'étais devenu finit par lutter avec ce démon qui a mon Insomnie. Traînant chez moi la savate sur le coup de trois, quatre ou cinq heures du matin, je me pris à écrire sur les murs – des bouts de phrases comme : «Je me fous de ton silence. Le mien sera plus fort que le tien.» Ou bien : «Au coucher du Soleil on compte les morts.» Ou encore (remerciements à un ami pour la citation) : «Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.» Ou même, en japonais, le bulletin météorologique de Tokyo : «*Kumoré tokidoki amé.*» Parfois, simplement : «Bonne nuit!» (*O yasumi nasai!*) Je commençais à sentir exploser en moi le germe d'une nouvelle folie. Il m'arrivait d'entrer dans la salle de bains, de me regarder dans le miroir et d'y faire des grimaces à en attraper une trouille bleue. D'autres fois, je me contentais de rester assis dans le noir, à supplier le téléphone de sonner. Ou alors je me fredonnais *Smoke gets in your eyes*, ou bien je gueulais : «merde!» Peut-être était-ce encore ce qu'il y avait de mieux dans l'histoire – parole! Allez savoir! J'étais déjà passé par là des douzaines de fois, et pourtant chaque fois c'était nouveau, différent, plus douloureux, plus intolérable. On me disait que j'avais une mine formidable, je rajeunissais de jour en jour, et autres conneries. Personne ne se doutait

que j'avais une épine dans l'âme. Personne ne se doutait que je vivais dans un vide absolu doublé de satin. Personne ne semblait se rendre compte de l'espèce de crétin que j'étais devenu. Mais moi je le savais ! Souvent je me mettais à genoux en quête d'une bestiole à qui parler, cafard ou fourmi. Je finissais par en avoir assez de me parler à moi-même. De temps à autre, décrochant le téléphone, je faisais semblant de lui parler à elle – d'au-delà des mers, pas moins :

— Oui, c'est moi, Henry-san, je suis à Monte-Carlo (ou à Hong Kong, Vera Cruz, n'importe). Oui, je suis ici pour affaires. Quoi ? Non, seulement pour quelques jours. *Est-ce que je te manque ?* Quoi ? Allô ! Allô... Pas de réponse. Silence.

Une vraie joie si on a les tripes pour le business. À mon âge, on finit par s'y connaître. Même Byron avec son pied-bot n'aurait pu s'inventer autant de châtiments que l'espèce de crétin romantique que j'étais devenu. Tout en retenant mes tripes d'une main, de l'autre j'étais fichu de jongler avec une balle de ping-pong. (Les Japonais ne se contentent pas d'appeler tout bonnement couilles les testicules ; non, ce sont des *kintama* : des couilles d'or.) Même coup que pour l'argent, comme je l'ai dit. *Kané*. Jamais le sale argent, non : l'honorable argent (*O kané*). Bah, faute de mieux, j'apprenais toujours un peu de japonais. (Leçons particulières. Mais pas avec elle !) Et plus je l'apprenais, le japonais, moins je comprenais les Japonais – j'entends : leur esprit, leur âme, leur *Weltanschauung*. Côté langage, rien qui accroche. De temps à autre je croyais tenir une clé. Exemple : *Asahi* signifie journal du matin. *Asomara* : érection du matin. *Akagai* peut se traduire par « grosse clam » ou « grosse connasse » – à votre bon cœur. Mais pour ce qui est de *Aishité 'ru* (je t'aime) faire gaffe ! Il y a temps et lieu pour tout. Mieux vaut réciter un Notre Père que dire trop tôt : « Je t'aime. » Mieux vaut sourire, c'est plus sûr. Notamment si on est blessé, insulté, ou humilié. Le coup de poignard vient après, quand on s'y attend le moins. Il se faufile entre les côtes mine de rien, comme la main sous le pli du kimono. Et quand le poignard frappe, la réaction ad hoc est : *ach so!* Ce qui couvre une foule, non seulement de péchés, mais de crimes.

Le paradis n'est séparé de l'enfer que par une ligne idéale, dit-on. Extase et désespoir sont des *Doppelgänger*, les doubles, frères par la fibre. L'amour peut être une prison sans porte ni fenêtre, avec liberté d'aller et venir – mais à quoi bon ? L'aube peut apporter la liberté ou la terreur. La sagesse ne sert

à rien à qui l'on a passé la camisole de force. Ainsi en est-il, comme il en fut et comme il en sera...

Quand on n'arrive pas à se débarrasser l'esprit de sa vermine, reste à essayer de valser dans le noir. Ou d'aller prendre un escabeau pour écrire au plafond, en braille, le nom de sa bien-aimée. Puis allongé sur le lit, mains derrière la nuque, imaginer qu'on est aveugle à «ses» défauts et remercier le Seigneur Bouddha de sa grâce charitable. Se rappeler toutes les belles choses qu'on aurait pu «lui» dire et en réciter la litanie. Glisser dans le tas une bonne blague, par exemple : «Merci de m'appeler sans arrêt chéri.» Ce n'est peut-être pas très protocolaire, mais ça porte, même de très loin, ça les attrape par où je pense. Il peut arriver qu'on se perde dans une forêt de bambous, n'empêche qu'il suffit de lever la tête pour voir les étoiles. Le Ciel protège l'idiot tout en ne lui laissant pas de cesse. L'idiot se figure que demain sera un autre jour – il n'en est rien, chaque fois le jour, le lieu, l'heure sont les mêmes. Le temps est toujours à l'orage, la visibilité, nulle toujours. Même s'il n'y a ni paix, ni Dieu, ni soleil, l'idiot s'entête à croire aux miracles. Ce qu'il refuse d'admettre, c'est que ce soit *lui* le miracle.

L'amour, l'amour vrai, exige-t-il la capitulation totale? C'est bien la question depuis toujours. N'est-il pas humain d'espérer quelque chose en retour, si peu que ce soit? Faut-il être surhomme ou Dieu? Existe-t-il des limites à l'acte de donner? Peut-on saigner éternellement? Il en est qui parlent stratégie, comme s'il s'agissait d'un jeu. N'abattez pas vos cartes. Gardez la tête froide. Battez en retraite. Faites mine, faites mine! Même si le cœur se brise, ne trahissez jamais vos vrais sentiments. Conduisez-vous comme si rien n'avait d'importance. Voilà le genre de conseils qu'on distribue à l'éperdu d'amour.

Et pourtant, comme dit Hesse – «L'amour doit avoir la force de trouver sa propre voie vers la certitude. Alors il cesse d'être seulement attiré et commence à attirer.» Et après?

Ensuite, Dieu nous aide, car ce que nous attirons peu fort bien ne pas être du tout à notre goût. Ce que nous désirions tant peut très bien ne plus être désirable, finalement. Et que nous attirions ou soyons attirés, tout ce qui compte c'est elle, la seule, l'unique. La *bakari*. Ce qui est plus important que les lumières de l'esprit, c'est de trouver la moitié manquante. Les

Bouddha et les Christ naissent entiers. Ils ne cherchent ni ne donnent l'amour, parce qu'ils sont l'amour. Nous qui ne cessons de naître et de renaître, nous devons apprendre à vivre l'amour, comme la fleur vit la beauté.

Quelle merveille, pour peu que l'on soit en mesure d'y croire et d'agir en conséquence ! Seul l'idiot, l'idiot intégral, en a le pouvoir. Lui seul est libre de sonder les abîmes et d'arpenter les deux. Son innocence le préserve. Il se passe de protection.

Le pétard contre la bombe

*Traduit de l'américain
par Jean-Pierre Cerquant
Selon l'auteur de Tropiques,
le monde est un monumental fiasco,
mais on peut encore s'y amuser.*

Ce que je souhaite faire ici, c'est exprimer sans ordre mes idées, mes réflexions, mes ruminations et récriminations. Mon but n'est pas de changer le cours des choses, comme on disait autrefois. Je ne crois pas qu'aucun homme ou qu'aucune association soit à même de corriger le monde. Il suffit de regarder le monde de suffisamment haut pour ne plus éprouver le besoin de le corriger. Le sage tantriste peut dire, avec Céline : « Je pisse sur tout cela d'une hauteur considérable. » Le Tzaddik et le Gourou restent impassibles. Les *extatiques* (les Hassidim de la tradition juive) danseront et chanteront toujours au moment où le monde sombrera dans le néant. Les saints ne refusent jamais de tirer un coup, un bon coup bien saint, parce qu'ils sont invulnérables, incorruptibles et par-delà la mélancolie et le désespoir. Pourquoi l'Église a-t-elle fait de la mélancolie un péché grave ? Au même titre que l'*acedia* (la tiédeur spirituelle) ? Réfléchissez-y !

Pourquoi le pétard ? Parce qu'il représente le principe de plaisir. Peut-être servait-il aussi (chez les Chinois) à chasser les démons, mais jamais à tuer d'autres êtres humains ou même des animaux. Erich Gutkind (prophète tombé dans l'oubli) a écrit un livre qui s'intitule *Choisissez la vie* – titre emprunté à l'Ancien Testament. Nous avons le choix, apparemment, entre la vie et la mort. Et nous avons choisi la mort – ou mieux encore,

l'annihilation totale. Nous pouvons la faire jaillir sous la mer ou dans l'espace. Nous sommes les «mangeurs de mort».

La plupart des écrivains du XIX^e siècle, de William Blake à Rimbaud, Blavatsky, Gurdjieff et ceux du XX^e, ont annoncé la mort de l'homme civilisé. Le terme même de «civilisé» fut remis en question. Être civilisé consistait à tuer, à s'empoisonner par l'alcool et la drogue, à entretenir la prostitution, à créer de vastes différences dans les richesses. Ironiquement, l'Amérique, terre de l'abondance, abrite un grand nombre d'individus vivant dans une misère telle que beaucoup sont contraints de se nourrir d'aliments pour chiens ou pour chats.

Ce que je dis là n'a rien de nouveau, je m'en rends compte. Je rappelle ces faits connus dans le vain espoir qu'il n'est pas encore trop tard, que nous, et par nous j'entends la totalité du monde civilisé, puissions ouvrir les yeux de celui-ci et interrompre le cours de son autodestruction. Voici des siècles que l'homme nage dans sa merde et son vomis, avec un peu de pisse aigre de cheval en plus. Aujourd'hui, même un peuple aussi enclin à la spiritualité que celui des Hindous a opté pour la bombe atomique. Ils plaident pour la paix, mais qui peut les croire ? Les deux Super-Grands, la Russie et l'Amérique, ne font pas de manières en ce qui concerne l'accumulation de leur armement ou les ventes qu'ils en font à d'autres nations. On attend le cœur battant de voir ce que les Chinois feront maintenant qu'ils ont la bombe.

La plus simple définition que je puisse trouver au comportement de cette civilisation prétendue civilisée, c'est... la folie. Il y a quelque temps, sur la recommandation de mon ami Lawrence Durrell, j'ai lu un livre extraordinaire de Jacques Lacarrière intitulé *Les gnostiques*. J'y ai découvert que bien avant l'avènement du Christ, et aujourd'hui encore dans certaines régions obscures du monde, il existait un groupe ou une secte dont la croyance essentielle était que la planète Terre est une erreur cosmique. Je suis étonné, au vu des monstruosité et des atrocités qui ont lieu chaque jour, que cette secte ne trouve pas à nouveau audience. De quelque angle que je considère l'activité humaine, j'avoue qu'il me semble que tout pue la folie. Les jeunes d'aujourd'hui qui ne savent pas où se tourner seront rafraîchis et stimulés par ce livre. Sans aucun doute, cette œuvre est profondément subversive et elle appelle toutes sortes de pratiques asociales, amoraux, obscènes, irréligieuses. *Ich gebibble!*

Pour en revenir à la grave disproportion des richesses, à la crainte de la famine et de la surpopulation, on se demande pourquoi personne n'a proposé qu'on fasse meilleur usage des fœtus humains, que l'on se contente actuellement de brûler. En son temps, Jonathan Swift a recommandé que l'on mange les enfants nouveau-nés (on n'aurait pas mentionné un fœtus dans une œuvre littéraire). Mais les fœtus, ça serait tellement plus tendre, plus délicat. Pour ce qui est de la question morale, que l'Église ne manquait pas de soulever, est-ce qu'il est vraiment pire de manger (pour survivre) que de brûler parce qu'on ne sait pas quoi faire de ces cochonneries ? Peut-être que si un prêtre au grand cœur, un rabbin, ou je ne sais quoi, bénissait d'abord cette pitance (ou l'arrosait d'eau bénite) l'idée deviendrait plus acceptable.

Une mesure radicale s'impose, ou nous devons bientôt nous manger mutuellement. Et si les cannibales survivent de cette manière, pourquoi pas nous ? Il n'est pas surprenant, à propos, que les peuples primitifs (privés qu'ils sont de tout ce que peut apporter la science) survivent aussi bien que nous. Je pense en particulier à ces hommes bruns du désert de Kalahari (les habitants les plus anciens d'Afrique) sur lesquels Lawrence Van der Post a écrit des choses si éloquentes. Voici un peuple massé dans une réserve offrant des conditions minimales de subsistance. Pour vivre, ils doivent chasser. Souvent l'animal n'est que blessé, et ils se lancent alors dans une poursuite de trente-cinq kilomètres. Après avoir tué leur proie, ils font un feu pour la rôti. Ensuite, ils mangent jusqu'à ce que leur ventre soit entièrement plein, et ils chantent et dansent le reste de la nuit. Ils ignorent tout des vitamines, des calories, du cholestérol et autres cancers. Ils ne possèdent rien. Ils se déplacent perpétuellement. Et ils sont généralement heureux ! Qu'en dites-vous, les civilisés qu'on vante tant ? Montrez-moi vos visages heureux et insouciant ! Leur grand ennemi, c'est la famine, pas les microbes. Les ennemis que nous redoutons et qui nous tuent sont invisibles, intangibles parfois, et n'ont même pas de nom. L'homme civilisé s'est mis à l'abri de tout, sauf de ses propres impulsions, meurtrières et destructrices.

Quand nous avons envoyé des astronautes sur la Lune pour qu'ils en ramènent quelques pierres d'un prix inestimable, nous n'avons jamais pensé (comme l'a fait Ponce de Leon dans sa quête de la Fontaine de Jouvence) à leur faire ramener une Pierre de Touche qui nous aurait assuré paix, joie, santé et vitalité. (Nous recherchons éternellement le *progrès* mais nous en

oublions le prix.) Quand un astronaute a fait rebondir une balle de golf sur la surface de la Lune, était-ce de la haute poésie, ou du crétinisme ?

On n'est pas près de trouver dans nos archives une « Lettre à Sa Majesté » comme celle que Cabeza de Vaca écrivit au roi d'Espagne. Je fais allusion au livre de Haniel Long. Je ne peux m'empêcher d'en recommander la lecture de tout mon cœur. Assurément, les aventures qui y sont décrites (puisque aventure est le mot employé par l'auteur) ne trouvent leur pendant dans aucune autre œuvre que j'aie lue. Même en ce temps calamiteux de folie et de corruption, elles ont le pouvoir de réjouir le cœur et d'inspirer jusqu'aux plus infortunés d'entre nous.

Entre les fœtus rôtis destinés à l'Inde, aux Appalaches et quelques régions inconnues, et les miraculeuses aventures de Cabeza de Vaca, il me revient à l'esprit la scène révoltante et peu commune du *Satyricon* de Fellini, où un riche laisse à ses amis sa fortune à condition qu'ils dévorent son cadavre, ce qu'ils font avec délectation et empressement dès qu'ils ont appris les conditions du testament.

Je suis sûr qu'ils se seraient exécutés avec la même promptitude si on leur avait demandé de boire quelques bassines d'eau grasse ou de manger leur propre merde. La pauvreté et la corruption n'ont pas attendu le drame du Watergate. *La vie des Papes* est un chapelet de vices, corruptions, tortures et actes immoraux – accomplis par les Saints Pères eux-mêmes.

Ce qui me rappelle que quand le désir m'a pris de mettre mes pensées au grand air, je me suis dit : « Si le *New York Times* publiait mon texte, ça serait bien ! » Mais non seulement le *New York Times* ne publie même pas des mots tels que con, baiser, en rut ; et même salaud s'y écrit « s... ». Pourquoi ?

Parce que c'est un journal familial (*sic*). Face à quelques mots peu goûteux, le plus grand quotidien du monde n'est qu'un « journal familial » !

À cet égard, il n'est pas pire que les respectables magazines et journaux littéraires anglais qui n'auraient jamais l'audace d'imprimer le mot con ou ses équivalents – chatte, cramouille, chagatte ou trou. Dans un compte rendu du *Complexe d'Icare* d'Erica Jong, livre que je me suis donné pour tâche de promouvoir par tous les moyens possibles, le critique accusait l'auteur de posséder des « *pudenda* d'éléphant ». Les *pudenda* (mot latin choisi désignant les parties honteuses), c'est tellement anglais. Je connais bien le livre et son auteur. À ma connaissance, on ne lit de telles choses sur

un écrivain qu'en Grande-Bretagne. Moi-même, je doute d'avoir reçu une seule critique favorable de la part d'un journaliste britannique, qu'il se soit agi dans mon livre de con, de libération ou d'astrologie. J'en suis venu à regarder la critique britannique type comme un «travesti surgi de la stratosphère».

Et maintenant, pour respirer, laissez-moi citer une ligne extraite de *Mystères* de Knut Hamsun : «Bonjour, Fröken, est-il permis de te toucher la motte?»

Ou demandez-vous quelques instants pourquoi le lecteur d'aujourd'hui préfère Guy des Cars à Dostoïevski, et Doris Lessing à Madame Murasaki (*L'Histoire de Genji*). Ou considérez la différence entre les sports : le footballeur héros devenu infirme à trente ans contre le gladiateur combattant homme ou bête jusqu'à la mort – la sienne ou celle de l'adversaire. Ou pourquoi les enfants à partir de l'âge de huit ans prennent plaisir à tuer les vieillards et les infirmes pour quelques sous – ou tout simplement histoire de rigoler.

Aucune interrogation : Comment se fait-il que le roman le plus passionné de la littérature anglaise (*Les Hauts de Hurlevent*) ait été écrit par l'une des vierges Brontë?

Ou : comment est née la censure? Curieuse histoire. Il y a tout juste une centaine d'années, un Lord anglais, éméché, fut surpris pissant dans la rue du haut de son balcon. Il ne reçut pas seulement une lourde amende, mais une loi fut promulguée qui transforma ce genre d'actes en un vrai délit et rendit la publication d'obscénités passible d'amende et d'emprisonnement!

(Espace réservé à la publicité.)

Quand j'ai vu le *Satyricon* de Fellini, j'ai cru que j'avais vu tout au cinéma. Mais l'autre jour, j'ai découvert *Le Loup des steppes*. *Le Loup des steppes*, fondé sur le roman de Hermann Hesse, va plus loin à mon avis que le *Satyricon*. À la fin, le Loup des steppes est condamné à la vie éternelle – vraisemblablement ici, sur cette folle planète. Quel châtiment! Pendant cette éternité, il doit apprendre à rire, à ne prendre sérieusement ni lui-même ni le reste. *Pour tous tes maux je te prescris le rire!* (Rabelais) Il sera même encouragé à quelques pratiques tantriques. Il n'y a dans ce film ni pornographie ni obscénité. C'est du cinéma pur.

Il existe une âme – intangible, invisible et impérissable – mais nous ne savons plus nous adresser à elle. C'est elle pourtant qui domine notre vie.

Grâce à Dieu, cette âme, cette *soul*, est toujours reconnue par les Noirs, les Chicanos et ailleurs par tous les peuples primitifs. Le clergé s'en réclame, aussi, mais ne sait pas de quoi il parle. «Fays ce que voudras», avait inscrit Rabelais à l'entrée de son abbaye de Thélème. Il aurait dû ajouter : «Entrée gratuite.»